

*4ièmes rencontres*

*Jeunes et Sociétés : En Europe et autour de la Méditerranée*

*Forli (Italie)*

*26/27/28 Mars 2009*

**Les jeunes, l'Europe, la Méditerranée**

\*

***Souffrances et délires étudiants***

**Jacques Broda**

\*

Université de la Méditerranée

Aix-Marseille

## *Souffrances et délires étudiants*

\*

*« Il n'y a plus de spontanéité, on suit une certaine cadence.  
L'amour devient une machine, c'est comme un travail à la chaîne,  
on ne peut sortir de ce piège, de ce cercle vicieux.*

*Le mot 'je t'aime' devient un mot comme les autres, qu'on a l'habitude de dire, il perd tout son sens.*

*L'acte de faire l'amour devient un simple acte, sans sentiment. C'est horrible de faire l'amour par habitude. On se force. Le seul moyen de sortir de cette machinerie, c'est de la casser. »*

\*

La communication aborde la question de la jeunesse, du point de vue des étudiants, de l'amour, la sexualité, le travail, la drogue et la mort. Les étudiants souffrent et délirent, ils se provoquent des délires. Parfois pour ne pas souffrir, d'autre fois pour *'être autrement qu'être'*.

Il n'est pas religieux, cet être-là, ni spirituel il est en quête de sensations, de désirs, de socialités artificielles, *apparentielles*, le rapport au monde est triplement irréel : aliéné aux rapports sociaux, à la société de consommation, aux drogues.

Les termes d'identités, de territoires et de politiques, se déclinent au pluriel, ils s'éclatent à tous les sens du terme le 'rien', ou le 'presque rien', fait lien. Comment ne pas voir que derrière ces figures adolescentes se cachent les figures de la mort, et de ce qu'il faut bien appeler un néo-fascisme.

Il y a trente-trois ans, Pier Paolo Pasolini, écrivait : *«Les fils qui nous entourent les plus jeunes, les adolescents, sont presque tous des monstres »*. L'indifférence, l'agressivité, le mépris, le racisme, l'irrespect absolu de l'héritage social et politique, la consommation comme fin en soi, et surtout l'abandon de la culture populaire, des valeurs révolutionnaires, des valeurs solidaires signent pour Pasolini un véritable désastre.

Est-ce un hasard si un autre italien, Primo Lévi a écrit, il y a vingt ans, ce poème :

*« Donnez-nous quelque chose à détruire,  
Une corolle, un coin de silence,  
Un compagnon de foi, un magistrat,  
Une cabine téléphonique,  
Un journaliste, un renégat,  
Un supporter de l'autre équipe,  
Un réverbère, une grille d'égout, un banc  
Public.*

*Donnez-nous quelque chose à érafler,  
Un mur neuf, la Joconde,  
Une aile de voiture, une pierre tombale.  
Donnez-nous quelque chose à violer,  
Une adolescente timide,  
Un parterre de fleurs, nous-mêmes.*

*Ne nous méprisez pas : nous sommes  
Des messagers et des prophètes.*

*Donnez-nous quelque chose qui brûle,  
Offense, lacère, défonce, salisse,  
Qui nous fasse sentir que nous existons.*

*Donnez-nous une matraque ou une  
Nagant,  
Donnez-nous une seringue ou une Suzuki.*

*Plaignez-nous. »<sup>1</sup>*

\*

Professeur de Sociologie à l'Université de la Méditerranée j'ai lu, animé, incité, corrigé, écouté, en six ans plus de sept cent récits de vie étudiants. Ces textes écrits en neuf mois, sont une véritable immersion dans le réel des jeunes, une immersion qui donne à voir souffrances et délires étudiants. Il ne s'agit pas d'enquête mais de quête, quête de soi à travers le récit, quête d'identité par la mise en mots des identités explosées.<sup>2</sup>

Pas toutes, pas toutes, '*autrement qu'être*' ne convoque pas systématiquement la drogue ou l'alcool, '*autrement qu'être*' convoque aussi la prière. Le soir, les étudiants, les jeunes prient, d'une manière formelle (religion) ou informelle (dialogue intérieur), le jeune s'adresse à un autre, un autre que lui-même, lui m'aime. L'amour, est un objet de la prière, *qu'il ne parte pas, qu'il revienne, mon père*. La maladie, l'argent, ou la peur, l'angoisse de l'examen, nul ne sait ce qui se dit dans cette identité secrète, intime, celle qui échappe à l'être social. *Autrement qu'être dans le faire semblant*.

\*

Cette parole, ce réel, je voudrais le partager avec vous, dans une forme métaphorique, ne pas forcément citer les milliers de notes que j'ai recueillis, les dire autrement. Apprendre à travailler sans citation, ni illustration. Mon écriture sera la métaphore du réel.

---

<sup>1</sup> Lévi. P ; *A une heure incertaine*, Gallimard, Paris, 1997

<sup>2</sup> Dans le cadre d'un enseignement novateur **P.P.P** '*Projet Personnel Professionnel*', je dirige l'axe '*connaissance de soi*'. Les étudiants de première année, ont entre dix-huit et vingt ans, ils s'engagent à écrire personnellement sur eux-mêmes, leur vie, leurs passions, leur histoire, celle des ascendants. J'oriente, je commente, j'interprète le travail, je leur soumets mes réflexions, ils infirment, ils confirment, ils prennent conscience des difficultés, des précarités, des souffrances, des luttes, du sens de leur histoire. Ils prennent conscience par l'écriture, qu'ils peuvent penser, écrire pas eux-mêmes, exister, '*être autrement qu'être*' écrivant. Je reçois chaque étudiant individuellement autant de fois qu'il le souhaite, pédagogie de proximité, discours de réalité ; *la réalité c'est la vie, le réel c'est l'œuvre dans son récit*.

Vous l'avez compris en introduisant l'amour, la drogue et la prière, j'aborde notre colloque sous un autre angle, un autre point de vue, intime.

Rien, ni personne ne peut réduire le propos personnel, subjectif en sens commun, en vérité sociale, l'épaisseur, la contradiction de chaque subjectivité interdit absolument de rabattre l'identité à l'identité sociale. Pourtant, je ne peux me taire, et taire la transversalité qui traverse les récits de vie quant il parle du corps, du travail (très jeune), de l'amour (très tôt), de la drogue (souvent), de la politique (quasiment jamais), des ancêtres (toujours).

Je ne peux me taire, et en même temps je ne veux pas trahir l'essence du dire, déjà transfigurée dans l'effort de nommer, mais précisément cet effort d'écrire, un récit, qui m'est adressé confidentiellement m'autorise à en dire plus que lui-même. C'est un travail de recherche, une recherche scientifique, celle qui va au cœur du sujet invisible chercher la vérité de son existence, de leurs existences en tant que jeunes.

\*

Ce préalable méthodologique ouvre le sens du propos : *Souffrances et délires étudiants*.

Il y a une véritable souffrance étudiante, comme l'on parle d'une *souffrance au travail*. Elles sont en partie, liées. La précarité, le manque, la nécessité obligent les étudiants issus des couches populaires à travailler, très jeune, pour payer leurs études, souvent dès le lycée. Ils en détiennent une culture et une valeur-travail, souvent transmise par leurs parents, qui sont essentielles, en termes de savoirs, de savoirs-faire, et de savoirs-être au travail. Ce point est massif, structuré et structurant. Au revers de la médaille, quand nécessité fait loi, le temps, les moyens pour accéder aux formes de cultures (dominantes) sont limités, voire nuls.

La précarité, compter les sous, se priver, ne pas manger parfois, différer les soins, ne pas pouvoir s'acheter de livres, se loger, se transporter sont de véritables chapes de plomb sur le devenir jeunes-adultes. A cette pression, l'angoisse du devenir, de l'emploi futur, génère ce que d'aucuns appelle '*un stress*' aux effets ravageurs : prise d'amphétamines en période d'examens (très fréquente en prépas et en médecine), pratiques addictives diverses, peur de ne pas y arriver, phobies de l'examen, du contrôle des connaissances ; beaucoup le fuient dès le premier semestre de la première année (un étudiant sur deux échoue en licence).

Cette souffrance est silencieuse, souterraine, elle peut prendre des formes de déni, désaveu : *on en refoule les causes, on en paie les conséquences*. D'une façon massive l'absence de conscience de classe, de conscience politique, crée des identités et des engagements très fragiles, ils peuvent être massifs, ils n'en sont pas pour le moins précaires.

L'inconscience de l'inconscient et/ou l'inconscience des mécanismes d'aliénation et d'exploitation débouchent sur une hyper-aliénation où le sujet se croie libre (de choisir ses chaînes). Dans cette souffrance extrêmement diffuse, le réel est tenu à distance, jusqu'aux savoirs, aux corps, aux savoirs du corps. Déréaliser le réel est un travail mondialement assumé y compris par les étudiants, qui sont sous emprise du réel (nécessités oblige), soit qu'ils le fuient pour ne pas savoir qu'en faire, c'est-à-dire le symboliser. **La fantastique opération de désymbolisation planétaire frappe la jeunesse au cœur de son essence : le temps.**

\*

**Le temps**, la finitude et pour finir la castration, obligent le sujet à dépasser l'angoisse de la mort par la création, la représentation de la tradition, la continuité générationnelle, la dette. Ces formes historiques de l'être-monde sont en train de voler en éclats, laissant au sujet l'illusion d'un temps et d'un espace infini, non borné, dés-hérité. La culture populaire est frappée de plein fouet. Le jeune sujet déshistoricisé de son appartenance de classe réifie son rapport au monde, par l'image (être comme, *faire semblant*, singer les petits-bourgeois) et le produit (devenu chose en soi, celui qui consomme se croit sujet, il est encore plus objet au nom de sa liberté, *fausse conscience* de soi, falsifiée par soi, volontairement, devenir son propre objet de jouissance).

Créer son propre délire, délirer *en live*. Délirer. Détisser liens, détisser les fils, *détruire dit-elle*. On est effaré par la banalisation, minimisation complice de 'l'effet-drogue' dans la jeunesse, étrangement absente des thèmes du colloque, alors qu'elle est omniprésente. « *La toxicomanie est une chambre à gaz individuelle* », elle désocialise, marginalise, met à distance le sujet d'avec lui-même, crée une forme de socialité destructrice, glauque. Un médecin du travail de la zone de Fos-sur-mer (sidérurgie), me confiait qu'il refusait, quant à l'emploi, un jeune sur deux, à la vue des analyses d'urines (traces de produits toxiques).

La modification des états de conscience, par acte volontaire, signe un rapport au monde, à l'histoire et aux autres, délirant. A la vue des sept cent récits de vie, je peux affirmer qu'un jeune garçon sur trois prend des produits. J'entends le réflexe : de quel type ? (*le shit c'est pas l'héro*), à quel rythme (un par mois ? par semaine ? par jour ? par heure?) Comme si la consommation *en soi*, n'était pas une question.<sup>3</sup>

Fuir le réel de la mort, de sa mort.

\*

**La perte** des ancêtres, d'un ancêtre, d'un grand-père, est un coup de tonnerre tragique dans l'univers du jeune, pour la première fois il est confronté au réel du réel, la mort. La mort dans son insupportable perte, définitive, dans la souffrance parfois et la dégradation des corps de ceux qui nous ont aimé, choyé, porté, aidé, accompagné : les ancêtres.

Les grands-parents sont la pierre angulaire de l'identité des jeunes, surtout quand les parents divorcent, et qu'il reste peu ou pas de repères, en termes de valeurs. Le temps devient réel, fini, la vue du corps mort, le linceul, l'enterrement, effondrent le jeune. Le plus souvent il n'a personne à qui parler, devient le père de son père, la mère de sa mère, devient adulte.

On le lit, souffrances et délires sont liés, intriqués, ils sont le nœud identitaire du devenir jeune, on se doit d'aller encore plus loin quand aux modes de réactions et/ou d'action des étudiants quand ils sont confrontés aux événements majeurs de la vie. L'amour en fait partie. L'amour et l'amitié font les bases du lien social, la pérennité, la fidélité, la force des liens amoureux et amicaux est impressionnante. L'amitié est vitale, elle tisse, retisse et métisse le rapport altéritaire dans des temps et lieux où le passage de l'adolescence à l'âge adulte, ne se

---

<sup>3</sup> Je parle ici de la toxicomanie, pratiques addictives, dont évidemment la prise d'alcool, voire le détournement de médicaments. Dans *l'être jeune* du jeudi soir, le cocktail est explosif. C'est à partir du Jeudi-Vendredi que certains jeunes se dédoublent, ils mènent une double vie, se dédoublent, clivent les relations, les attitudes et les comportements. Jusqu'aux formes paroxystiques d'une *communauté sans amour*.

fait pas seul, mais accompagné. On est frappé par cette proximité, cette fragilité aussi, qui effondre le sujet à la séparation, comme *un exil de l'âme*.

Ces procédures ne transcendent pas les rapports sociaux (on se fréquente dans les mêmes couches, les mêmes classes, mais pas forcément les mêmes ethnies) elles permettent de les vivre, de vivre, d'aimer, désirer, croire, encore en l'autre, quand tout autre social défaille.

La crise des valeurs quant à la politique -sans précédent- s'alimente des faits énoncés plus haut, *souffrances et délires étudiants* sont le terreau de la désolidarisation profonde quant aux luttes et aux organisations qui les pensent et les structurent. Ici la désimplication sur le long terme, le désengagement spectaculaire d'un rapport actif au champ du politique, en termes de culture et d'action génère un populisme 'light' et 'soft' aux effets dévastateurs dans le rapport de forces mondial, mais aussi dans le rapport à *la force de son désir*.

L'incapacité à lire la matrice de son destin à l'aune de l'histoire (de la lutte des classes) déréalise et désobjective le sujet, à le rendre '*paranoïaque*' quant à l'étranger, le proche, l'autre genre, ou le même, tout autre devient ici 'mauvais objet'. Ici dépolitisation se combine à déréalisation, la difficulté réelle à analyser tous les réels envahit le sujet dans une sorte de spirale où les issues, chemins possibles vers la désaliénation sont vécus comme impossible, impensable, et le réel pour le coup est dénié dans la dialectique du changement, tout comme est déniée sa cruauté. Situation paradoxale d'un double déni. Il peut aller jusqu'à des formes extrêmes quasi psychotisantes, quand le sujet entreprend lui-même un travail d'auto-désymbolisation, acte 'volontaire' à *tomber hors du monde*.

\*

**L'auto-extermiation**, c'est quand le sujet décide de quitter la vie à petit pas, son désir se consume à petit feu, de prise de produits en prise de produits il s'évade du réel, devient dépendant, démotivé, abandonne ses études ou ses amis, ses amours, vole, ment, construit un rapport au monde, aux autres et à lui-même imaginaire. Déserter le désir de vie, c'est rencontrer le désir de mort. La drogue, mais aussi la mutilation, l'alcoolisme, participent de cette descente aux enfers.<sup>4</sup>

On le sait le suicide est la deuxième cause de mortalité chez les jeunes garçons. Sans appel. Un jeune sur deux prend des produits. Il ne s'agit pas d'une auto-destruction, mais d'une auto-extermiation, c'est-à-dire d'un processus de masse et de classe. Avoir laissé, depuis trente ans, s'infiltrer la drogue dans tous les lieux de la cité, universités, collèges, lycées, usines, bureaux, familles, stades sportifs, signe une non-assistance à génération en danger. Une anomie dans l'anomie, une complicité et une duplicité, tout à fait étonnantes, *dans lesquelles le plus souvent les adultes s'identifient aux jeunes, et non l'inverse*.

---

<sup>4</sup> « Imaginez, vous rentrez du lycée, dire à peine bonjour à vos parents, parce qu'une seule envie vous habite, celle de vous retrouver seule face à une lame... » La scarification, pousse à la pointe du sujet, une détresse qui fait du corps le lieu de l'appel, pour que 'ça', cesse. La lame, son contact frais, glacé, appelé et répété sur la peau, fait figure de soulagement, et *d'évasion*, sensation étrange, quand la situation échappe, je m'échappe au contact de la lame. La difficulté, voire l'impossible symbolisation de la souffrance jette cette jeune adolescente dans une impasse, dont elle sort par un travail psychothérapeutique, accompagnée par ses parents. Pour celles et ceux qui n'ont pas 'la chance' de pouvoir s'inscrire dans ce mode de dialogue, les formes de violences exercées sur soi-même, peuvent prendre des formes extrêmes, récurrentes. La prise addictive de produits échappatoire à l'angoisse, rajoute à l'angoisse, l'angoisse du manque...

Le processus s'enclenche au début de l'adolescence, à l'âge d'une grande vulnérabilité psychique et du remodelage des identités. Pour ce faire les figures identificatoires et les espaces transitionnels sont essentiels : proposer aux jeunes des temps, des lieux, des valeurs et des sujets dans lesquels ils peuvent jouer leurs désirs et leurs valeurs ne peut exister que dans un projet familial, social et politique, cohérent. La jeunesse n'existe pas en soi, elle est prise dans des systèmes d'identités complexes et conflictuels. Si pour le jeune, il s'agit d'identifications, pour l'adulte et/ou le social il s'agit de veille, d'écoute, de positions, de modèles, de confrontations.

Auto-extermiation et identifications se font face, dans un véritable bras de force interne au sujet et au social, lutte sans merci entre pulsion de vie et pulsion de mort dans laquelle les jeunes ne sont pas que 'victimes' mais acteurs, voir sujets des procédures.

Il n'y a pas un monde d'un côté dit normal, et un autre dit marginal. C'est le même monde, dont les faces se correspondent. La drogue et l'alcool sont devenus la norme. Dans certaines soirées ne pas 'toucher' c'est être a-normal. Finie la soirée, le jeune retourne chez lui et continue. Il n'y a pas deux mondes, la norme a explosé partout. C'est-à-dire la limite, ce qui fait barrière, frontière, interdit. Déjà dans le langage, la parole, la norme s'effondre mais non pour ouvrir sur une nouvelle norme poétique, subversive, mais sur la vulgarité, le discours à minima. Le rap dans sa tentative initiale, originelle, s'essaie à l'invention d'une nouvelle norme langagière reflet des réels, dans le meilleur des cas il introduit une vraie symbolisation, dans le pire des cas, il participe de la vulgarisation des corps et des verbes dits pour les dire.

Si ce dont nous parlons frappe si violement les jeunes c'est parce qu'ils sont vulnérables, sous influence, souvent sans défense, démunis quant au sens des actes, des paroles, des désirs et des valeurs. Le sujet ne considère pas tout autre comme autrui, car il ne se considère pas lui-même comme autrui, étranger à lui-même, il fait trou. L'échec de la relation à tout autre, fut-ce lui-même, en dehors d'une pratique addictive désœuvrée, signe le *malaise dans la civilisation*. Rien et personne, ne raccroche à l'universel ou l'éternel, l'être là est posé, vécu, dans un temps plat où la mort guette sous les appareils du plaisir et/ou de la jouissance. L'auto-extermiation n'est pas bordée, parce que rien, ni personne, n'est jamais venu tenir une parole qui aurait pu donner un sens du même à l'autre et pour finir à autrui.<sup>5</sup>

\*

*« A partir de la troisième, j'ai commencé à sortir, à faire des petites conneries, plus ou moins comme tout le monde fait à cet âge. C'est-à-dire voler dans les magasins, en fait je ne savais même pas pourquoi je faisais ça, peut-être pour m'affirmer ou faire comme les autres. Ce qui m'a dissuadé, c'est d'être passé devant le juge pour enfants. J'ai eu honte vis-à-vis de mes parents, qui ne comprenaient pas pourquoi leur fils volait. En seconde j'ai commencé à fumer des joints. Aujourd'hui je fume encore de temps en temps pour le plaisir. »*

---

<sup>5</sup> Il y a un rapport structurel entre la société de consommation et l'auto-extermiation. Pointé par Pier Paolo Pasolini, ce rapport est fétiche. Donner une toute puissance aux objets, aux produits, à l'argent, désubjective, aliène, chacun dans l'illusion de la maîtrise d'un bout de temps sans valeur, où le travail lui-même est vécu comme un rapport singulier à un emploi, une entreprise singulière, alors qu'il est participation générale aux créations d'humanité. **La désacralisation-vulgarisation de toutes les valeurs humaines, hormis l'argent et la drogue, conduit à l'auto-extermiation.**

«Durant les années collège on peut dire que je n'ai fumé que des joints. Tous les matins, nous avions rendez-vous pour fumer. On aime arriver en cours avec le trip, ça nous faisait rire. On fume à midi, avant manger, après manger, en sortant des cours, le soir. Quand il y avait des collègues qui dormaient à la maison, rebelote, un dernier avant de s'endormir. »

Banal à pleurer. Ce qui l'est moins, c'est la banalisation du genre, ce lieu où personne ne voit un problème, une question, une fuite, un échec quant à la transmission des valeurs, et les engagements à les défendre. Lorsque cette attitude s'est généralisée, la bascule s'est faite entre l'être et l'avoir, la vie et la mort, la justice et la lâcheté. Si nous tenons un propos ici radical, c'est parce que nous sommes persuadés que la drogue participe activement d'une auto-extermiation, qu'elle est l'arme blanche du capitalisme, la victime fait crime à lui-même, dans une pseudo-liberté qui l'aliène aux trafiquants, au désir sans foi, ni loi. Plus avant, et plus conséquemment par ses effets destructeurs sur les engagements, les valeurs, les actions, les liens solidaires et fraternels, la drogue détruit les patrimoines d'humanité, et participe de l'auto-extermiation du genre humain.

Elle est, elle va, à l'opposé des valeurs et actions portées et posées par les ancêtres ouvriers, prolétaires, immigrés, résistants. Les 'valeurs' de la drogue sont antagoniques aux valeurs des ancêtres. C'est pour cela que les étudiants en réfèrent aux ancêtres, comme une bouée de sauvetage, une figure, un idéal qui tient la route, qui ouvre la voie. L'argent, le plaisir immédiat, le vol, l'individualisme sont antagoniques à la gratuité, le désir, le partage, la solidarité. Si le père ou la mère, n'ont pas relayé ces valeurs en termes d'actes, de paroles, de présences il y a de grandes chances que le petit-fils bascule. Si ces valeurs n'ont pas existé dans les générations antérieures, il y a de grandes chances de voir basculer les petits-enfants dans des formes d'errances sans issues, sans re-pères, ni fondation.

\*

Le tableau peut sembler sombre et désespéré, il décrit le réel dans sa cruauté et sa crudité. A l'intérieur cheminent d'autres figures, d'autres passions. Je leur donne ici -volontairement- une allure féminine, les garçons, jeunes hommes ne sont pas pour autant exclus.

Les sœurs, le savent elles qui vont à droite, à gauche, ne sachant plus à quel saint se vouer pour sauver le petit frère, le grand frère, qui plongent l'un à la suite de l'autre, sans que rien n'y personne puisse ou veuille faire, dire quelque chose. Souvent il y a un trauma, un choc, un divorce, mais pas toujours, parfois rien ne l'explique si ce n'est une passive et lascive démission des transmissions éducatives. La petite sœur ou la grande sœur, prennent soin du frère, véritables *Antigones des Temps Modernes*, elles veillent, tentent désespérément d'aider à trouver une solution, une issue, une sortie.<sup>6</sup>

Jusqu'aux dernières années, les filles, les sœurs, sont relativement épargnées par le phénomène, elles assurent, gèrent, prennent en charge, la souffrance, à dose d'attention et de responsabilités, elles maintiennent le lien et la vie.

---

<sup>6</sup> Ce retard en cours, ce portable qui sonne, cette absence d'attention, comme son frère, l'étudiant est ailleurs, cet ailleurs lieu du rien, absorbe tous les liens, gouffre noir sans nom, il signe la mort du savoir, du devoir, c'est la préoccupation permanente, obsédante pour le frère, *qu'il ne lui arrive rien, qu'il trouve un boulot, un centre, une formation, un apprentissage. La galère est une affaire de famille.*

Dans les familles d'origine populaire, on est frappé par cette culture de l'entr'aide, du don et du partage, portée le plus souvent par les jeunes filles – véritables mères de substitution – cette culture, ce *travail solidaire*, au sens donné par Freud, force l'admiration, et nous impose une nuance quant à nos propos.

Nous retrouvons cette tentative, dans les couples ; quand le jeune garçon est toxico-dépendant, sa compagne tente de l'aider, à le sortir de là, pariant sur l'amour, elle se lance à corps perdu dans une aventure incertaine. Dans le meilleur des cas, elle obtient une trêve, un répit, jusqu'au moment où la drogue altère l'amour et la sexualité dé-naissante. A terme la relation vole en éclats, jusqu'aux violences conjugales, plusieurs fois citées. Sur cette scène pathétique, la jeune fille, la jeune femme, vit une véritable tragédie, entre l'amour et l'amour de la drogue. *Elle croyait rencontrer l'amour, elle rencontre le shit*, et signe dès lors un pacte avec le diable, quant à vouloir (au nom de l'amour) le sauver. D'autant plus que l'amour est bien le contre-poison à la drogue, dans son existence, mais rarement dans son essence. Ou bien les deux jeunes se mettent à *délirer ensemble*, ou bien c'est la rupture, via *le clash*.

Nul ne saurait aujourd'hui ignorer, la précipitation des processus décrits plus haut, entraînant dans une spirale infernale, des jeunes filles dès l'âge de quinze ans, la première prise de produits, aux relations sexuelles précoces, jusqu'à la déscolarisation. Cette chute, précipite les corps dans *un no man's land* de la pensée, dans lequel, *les filles sont comme des hommes, les hommes sont (comme) des objets*. Cette dérive spectaculaire, touche à l'essence même de la différence sexuelle dans son versant imaginaire, entraînant avec elle une déréalisation du rapport sexuel, dans une altérité indifférenciée. Cette *scission anthropologique* n'est pas généralisée, très paradoxalement elle semble pour les filles concerner les catégories sociales 'extrêmes', ici encore les filles des milieux populaires, résistent quant aux places et rôles, maintenant une féminité souvent rivée à leur position de fille, sœur, mère à venir.

Dans tous les cas, *l'être femme*, la féminité, l'engagement au féminin, deviennent de vrais objets de luttes intérieurs, dont les enjeux surgissent avec d'autant plus de violences qu'ils sont insus et déniés. *La scission anthropologique* se joue à l'interne, dans une sorte de division schizophrénique où le sujet-femme-en-devenir tente de (se) donner une identité sous emprise corporelle, émotionnelle, traditionnelle. Les voies de l'émancipation sont étroites, être sujet(te) de son désir, quand ce désir lui-même est altéré à l'aune de re-présentations et de pratiques aliénantes.

\*

**Symbolisation.** La pratique du récit de vie, la mise en mots de son (mal)-être, est pour de nombreuses étudiantes un temps de subjectivation voire d'émancipation du sujet à lui-même, quand aux mots pour le dire. L'écriture substitue à l'auto-extinction, l'auto-valorisation, l'auto-création subjective, elle est un véritable opposé à la mort, à la haine. *Le retour à la vie se fit par l'écriture*. Le retour à l'écriture se fit par la rencontre. La rencontre entre celui qui désire pour toi, et toi qui désire pour l'autre. C'est dans l'écriture que l'autre devient autrui. C'est dans l'écriture que le sujet devient autrui à lui-même.

Ce texte, cette communication, sont –aussi- un véritable appel. Ils quittent le registre du discours académique, universitaire, pour inventer, inviter, à une nouvelle manière de dire la *scission anthropologique* dont nous sommes témoins, acteurs... Si nous avons mis en avant la souffrance et les délires étudiants, c'est pour insister sur leurs répétitions, leurs récurrences,

leur obstination et leur dangerosité. Il n'y a pas que cela. L'écriture des récits de vie révèle souvent d'autres continents de vitalité, de créativité, d'identités. Des chemins sinueux, sur lesquels *être autrement qu'être jeune* est possible, pensable, dans l'idéalité et souvent la *traditionalité*.

\*

Partout se tissent et se métissent dans le *chaos-monde* des formes d'individualités riches, complexes, diverses, multiples, conscientes et actives, la *multitude* en marche, elles animent les Forums Sociaux Mondiaux, les luttes actuelles des jeunes lycéens-étudiants dans plusieurs pays d'Europe, elles participent dans le monde, et au quotidien des gestes solidaires, fraternels, engagés, elles génèrent de véritables *espaces d'innovations* socio-politique.

Il est à Marseille, une association '*La rage du peuple*', une chanteuse de rap Keny Arkana, elles réussissent le doublon de la création et de l'engagement militant, alter-mondialiste. Les concerts de Keny Arkana 'brassent' tous les âges, toutes les couches, tous les genres, rassemblement autour de valeurs politiques affirmées et cohérentes dans l'action, ils créent un espace symbolique et politique identitaires.<sup>7</sup>

Cette jeunesse existe, elle est peu médiatisée, elle s'informe par elle-même dans des réseaux militants souterrains, discrets, réels. Elle force l'admiration, dans sa détermination et son abnégation, elle est le creuset d'une anthropologie qui mène une course de vitesse contre les violences d'une *barbarie light*. Souvent, dans la même génération, la même classe sociale, voire dans le même individu (!) coexistent ces formes extrêmement contradictoires et mêlées des identités de jeunes. La question cruciale est bien celle de la jonction entre des formes de lutte, de revendications radicales et des formes d'anomie, où les conflits sont intériorisés, la conscience anesthésiée, le désir détourné.

\*

---

<sup>7</sup> Est-ce un hasard si l'un des 'tubes' les plus connus de Kenny Arkana se nomme : *La prière* « à chasser l'aliénation » ? Est-ce un hasard si 'précaire' vient de '*precarius : qui peut-être obtenu par la prière*' ? « *La rage, c'est sublimer la haine* », dit-elle...

## Bibliographie

Broda J (1995), *C'est un Jeunocide !*, Grenoble, Editions les Pluriels de Psyché.

Broda J et alii (2001), *Ils naissent un couteau au cœur*, Paris, Editions le Temps des Cerises.

Broda, J (2008), «Santé, Identités, Précarités étudiantes », *Revue Santé Publique*, vol 20, n° 6

Choquet A.M et alii (2001), *Les élèves à l'infirmerie scolaire*, [www.inserm.fr](http://www.inserm.fr).

Freud S (2000), *Malaise dans la culture*, Paris, PUF, 4è édition.

Migeot V et alii (2006), Comportements de santé des étudiants d'I.U.T de Poitiers, *Santé Publique*, Vol 18, 2006/2, p 195-205.

Ministère de la santé, de la jeunesse et des sports, et alii (2007), *La santé des Etudiants en 2007*, Cinquième enquête, Paris.

Lévi. P (1997), *A une heure incertaine*, Paris, Gallimard.

Lévinas, E (1990), *Autrement qu'être*, Paris, Livre de poche.

Pasolini P.P (1993), *Ecrits Corsaires*, Paris, Flammarion.

Pasolini P.P (1993), *La nouvelle jeunesse*, Paris, Gallimard.

Pasolini P.P (2002), *Lettres Luthériennes*, Paris, Seuil.

Pommereau X (2005), *L'adolescent suicidaire*, Paris, Dunod.

Pommereau X (2006), *Ados à fleur de peau*, Paris, Albin Michel.

Verdier E, Firdion JM (2007), *Homosexualités et suicide*, Montblanc, H and O (éditeur).